

## Présentation

Henri-José DEULOFEU  
*Université de Provence*

Le présent numéro de *Recherches sur le français parlé* s'inscrit dans les axes de recherches prioritaires lancés par le Groupe Aixois de Recherches en Syntaxe (G.A.R.S.), mais il révèle aussi des pistes nouvelles.

Une préoccupation commune des auteurs est d'appuyer leurs articles sur l'examen de données authentiques de français parlé. Cette orientation méthodologique, traditionnelle dans cette revue, se trouve confortée par l'outil nouveau que constitue le corpus informatisé. Cet outil, en cours de développement, permet de passer d'une utilisation qualitative des exemples authentiques à une utilisation quantitative qui apporte une nouvelle force à la preuve par le corpus. Ces aspects-là ressortent particulièrement dans les articles de Mireille Bilger et de Paul Cappeau. Mais si l'outil informatique permet de mettre rapidement à la disposition du chercheur une grande masse de données, une évaluation qualitative du statut de ces données est plus que jamais du ressort du linguiste. En s'aidant du résultat d'une enquête en milieu scolaire, Claire Blanche-Benveniste et Berthille Pallaud montrent qu'avec beaucoup de soin dans la transcription et un souci constant de confronter les usages du français parlé, on peut échapper au piège de la catégorisation *a priori*. Les auteurs proposent ainsi de distinguer, dans des productions d'enfants jugées globalement fautives, les emplois non standard communs à tous les locuteurs des particularités, beaucoup moins nombreuses, propres à ces enfants et sans doute liées aux conditions spécifiques dans lesquelles ils s'expriment.

Sur le plan de la méthodologie de l'analyse, les études présentées cherchent à tirer parti des outils descriptifs mis au point par le G.A.R.S. en les appliquant à des domaines empiriques nouveaux. La distinction entre niveau microsyntaxique et niveau macrosyntaxique est utilisée par de nombreux auteurs. Ils y voient notamment un moyen de mettre de l'ordre dans les emplois de certains morphèmes à valeur de « connecteurs » : *comme* (Paul Cappeau et Marie Savelli), *en fait* (Marie Savelli), en

échappant à l'alternative subordination - coordination, et en raffinant la notion passe-partout de circonstant (voir l'étude de Claire Blanche-Benveniste sur *à part* et *mis à part*). Marie Savelli propose de faire le lien entre description syntaxique et interprétation pragmatique, la macrosyntaxe jouant le rôle d'interface. Cette même distinction macro - microsyntaxe permet à José Deulofeu de faire des propositions pour limiter l'usage abusif de la notion de corrélation en syntaxe, qui selon certains auteurs permet d'analyser à la fois des constructions comme *plus on mange plus on grossit* et *l'un pleure l'autre rit*. L'article suggère au contraire qu'il s'agit de constructions différentes, la première relevant de la grammaire, l'autre de la stylistique.

Mylène Blasco-Dulbecco et Sandrine Caddeo montrent que l'analyse distributionnelle la plus classique permet de mettre de l'ordre dans le domaine de constructions où structuration microsyntaxique et structuration macrosyntaxique concourent pour produire des formes spécifiques : dislocation et certains types d'appositions révèlent ainsi des propriétés communes, mais aussi des propriétés distinctives qui permettent d'y voir des constructions syntaxiques irréductibles et, dans certains énoncés, complémentaires.

Paul Cappeau rappelle opportunément que l'extension du domaine de la recherche syntaxique aux phénomènes de macrosyntaxe ne doit pas nous faire oublier qu'il y a encore de nombreuses descriptions à préciser dans le domaine en apparence bien connu de la microsyntaxe. Il rend compte dans le menu détail du fonctionnement du pronom *certain* en position sujet en faisant intervenir deux paramètres jusqu'ici négligés : la classe lexicale du verbe recteur et le « genre » du texte où fonctionne l'élément.

C'est aussi d'un phénomène relevant de la stricte grammaire que traite Mireille Bilger, à savoir la répartition entre l'usage du futur simple et du futur composé. Sur ce thème largement traité, l'auteur croise des faits lexicaux et des faits syntaxiques pour préciser les conditions d'emploi des deux formes dans les corpus d'oral spontané.

Le concept de grammaticalisation qui est aujourd'hui au centre de bien des préoccupations est illustré dans l'article de Claire Blanche-Benveniste par une description minutieuse des conditions dans lesquelles on peut dire que le lexème *part* fonctionne comme un outil grammatical. L'auteur montre que les techniques d'analyse distributionnelle permettent d'éclairer empiriquement ces processus généraux structurant l'organisation et l'évolution des langues.

La limite langue-discours, reformulée comme limite entre faits structurels et faits de production des structures dans les textes par les

locuteurs, est illustrée par trois articles. Bruno Martinie reprend le problème des apparentes ruptures dans les formes canoniques des constructions que constituent les phénomènes de « réparations », il montre que ces phénomènes ont des aspects systématiques que l'on peut rapprocher de phénomènes connus affectant l'axe paradigmatique. Réparations, énumérations et coordinations apparaissent alors comme autant de variantes du problème plus général de la nécessité de réaliser dans la dimension syntagmatique de la chaîne parlée les processus à l'œuvre sur l'axe paradigmatique.

Les phénomènes de recherches de dénomination étudiés par Marie-Noëlle Roubaud et Claude Loufrani ressortissent également de cette problématique. Pour en cerner les limites, les auteurs étudient ces faits dans des corpus de locuteurs reconnus comme « aphasiques » et montrent que les marges du système en éclairent le fonctionnement. La dernière contribution qui concerne une discussion des techniques pédagogiques permettant d'enseigner simultanément quatre langues romanes pourrait apparaître éloignée des problématiques précédentes. Mais le texte d'Eulàlia Villaginès permettra au lecteur de se rendre compte que la réussite d'une présentation pédagogique (le genre et le nombre des langues romanes) peut reposer sur les mêmes démarches que celles par lesquelles le linguiste organise de manière synthétique la description d'un microsystème linguistique, en l'occurrence celui de la morphologie flexionnelle de ces langues.